

# Bribes de sens et de paille

**Compte rendu de stage en centre d'hippothérapie**

**Sandrine Willems**

### Notice introductive

“Qu’est-ce que ça me fait?”: telle est la question que J. Oury ne cesse de se poser<sup>1</sup>, face à ses patients, sachant vaine la prétention de voir en l’autre, devant se contenter de regarder en soi. A fortiori, dans un stage où j’étais surtout confrontée à des enfants dont la parole était entravée, voire absente, me trouvais-je dans la nécessité d’entendre leur vécu par le biais du mien. Du reste, cette référence à Oury, dont je lisais les entretiens parallèlement à ce stage, me donna de nombreuses pistes pour penser celui-ci, notamment une attention particulière à des “riens”, qui autrement m’auraient échappé, et qui en l’absence de verbe - voire même en sa présence? - constituent l’essentiel.

Cela étant, une autre question orientait mon regard: “Qu’est ce que c’est qu’“être psy” pour moi?” En disant “psy”, je choisis de laisser en suspens, pour le moment, la place exacte à laquelle j’aspire, entre celle de “psychologue” et celle de “psychanalyste” - cherchant, au fond, à travailler “en analyste” ailleurs que derrière un divan. Aussi est-ce en ce sens que je dis “être psy *pour moi*”, sachant qu’il n’est aucune définition “en soi”, mais seulement subjective, d’une telle pratique - subjective en sa plus forte acception, qui engage tout ce qui fait un sujet.

Dès lors ne peut que se poser aussi la question de ses propres limites - de là où l’on se sent dans son juste élément, et de là où l’on n’y est pas. Et à cette interrogation-là, ce stage m’a particulièrement exposée, m’obligeant à rechercher “mon chemin”, là où, a priori, je me sentais un peu perdue: en d’autres termes, mise en difficulté face au handicap, physique et/ou mental, tout en m’efforçant de penser ce qu’il me faisait vivre, j’ai tenté de me centrer sur les quelques enfants, autistes et surtout psychotiques, avec qui je me sentais davantage “en phase” - assumant de mieux en mieux cette “castration” de n’être pas “polyvalente”. Ce sera ce cheminement, de ce qui me fut le plus étranger jusqu’à des moments où je me trouvai “dans mon élément”, que je retracerai ici.

### Cadre du stage

Dans un lieu fort semblable à celui de La Borde - un grand parc autour d’un château - le centre d’“hippothérapie”<sup>2</sup> où je fis mon stage accueille des enfants aux problématiques diverses, en des séances hebdomadaires, collectives ou individuelles. Chacun de ceux-ci y retrouve “son” accompagnatrice, que ce soit l’une des kinésithérapeutes ou ergothérapeutes, qui dirigent les séances, ou l’une des bénévoles qui les assistent. Par cette stabilité - renforcée par le fait que l’enfant a aussi “son” poney attitré -, et par cette régularité du cadre, une forme de transfert est rendue possible. Les activités, pareillement, se fondent sur une ritualisation structurante: l’enfant brosse son cheval, lui met lui-même selle et rênes, va chercher une caisse pour le monter, aidé par son accompagnatrice. Après quoi se déroule une promenade, ou un jeu en piste, ou encore de véritables exercices d’équitation, pour ceux qui en sont capables. Enfin, dans une sensibilisation à la dimension d’échange qui se noue avec son cheval, l’enfant est invité à le remercier par un morceau de pain.

Quant à moi, j’observai certaines séances et participai à d’autres, y encadrant alors un des enfants, pendant deux semaines et demie, ce qui me permit de voir chacun au moins deux fois, et quelques-uns trois fois.

---

<sup>1</sup> . Cf *A quelle heure passe le train...*, p 168.

<sup>2</sup> . Si je n’use de ce terme qu’avec des guillemets, c’est dans la mesure où, à mon avis, la limite n’est pas toujours très claire, entre le simple “bienfait” que peut apporter le cheval, et la “thérapie” proprement dite - qu’elle s’opère sur le plan moteur ou psychique.

### Le “contact” au cheval

Par sa rencontre avec le cheval, c’est au niveau du “contact” archaïque à l’environnement, tel que l’ont théorisé Szondi et Schotte, que l’enfant est sollicité. L’occasion lui est donc donnée de se “réaccorder” quelque peu au monde, lorsque ses relations premières, notamment à la mère, furent perturbées - entraînant, par exemple, ces troubles de la “présence” - à soi-même, à autrui ou au monde - ou bien du rythme, que je vis, durant ce stage, manifestés par plusieurs enfants. En outre, des sujets qui ne parlent pas ayant gardé, comme le dit Oury, quelque chose de la “vivance”<sup>3</sup> d’un animal, ils peuvent parfois accepter avec lui un contact qu’ils refuseraient avec un humain, pris dans les ambiguïtés et les pièges de la parole. Si comme le pense Oury, le psychotique - et a fortiori le mutique - se situe dans le “pré” (de la langue notamment), lorsque ce “pré” reprend son sens concret et sa couleur verte, sans doute permet-il une rencontre ailleurs impossible: “Et leur désir (aux psychotiques), s’il n’est pas là quand tu les croises, il est peut-être du côté des étangs ou des prairies”<sup>4</sup>.

Le “contact” au monde se fondant sur la rencontre du premier *Haltbojekt*, l’objet-soutien qui fait qu’on pourra ou non tenir debout tout seul, on comprend que c’est bien cela qui est en jeu, sur un cheval d’où il s’agit avant tout de ne pas tomber. N’ayant aucune expérience de l’équitation, lorsqu’au cours de ce stage je montai sur un cheval, afin de mieux ressentir ce que vivaient les enfants, j’éprouvai à quel point cette situation ramène à celle d’un petit d’homme qui apprend à marcher. D’où l’intérêt, aussi, d’un recours au cheval avec de jeunes handicapés qui n’ont pas l’usage de leurs jambes: car non seulement l’animal peut, momentanément, leur en donner, enrichissant par là leur “image inconsciente du corps”, mais de plus il peut opérer un “renouvellement”, valorisant pour eux, vis-à-vis de ceux qui marchent: je me souviens de la jubilation avec laquelle certains enfants handicapés, maîtrisant fort bien leur cheval, regardaient leur éducateur osciller dangereusement sur le sien.

Le cheval réactive en outre l’expérience première du miroir, dans la mesure où, par son comportement, il réagit à des affects parfois demeurés inconscients: ainsi, dans l’agitation de son cheval, l’enfant pourra-t-il par exemple percevoir sa propre angoisse. Par ailleurs, les soins qu’il prodiguera à l’animal, comme le fait de le diriger, peuvent contribuer au processus d’individuation, ou d’autonomisation, où peu à peu se constitue son moi.

### Abord du handicap

Face aux enfants handicapés reçus dans le centre, aux corps difformes, dont l’esprit souvent est atteint aussi, les privant généralement de parole, les mots qui me vinrent sont ceux de “fin du monde” - où le réel devient inimaginable, où se pose la question de ce qui fait l’humain, où l’on touche à l’extrême de ce que Freud appelait l’*Hilflosigkeit*: déréliction encore redoublée par le fait que parfois, ces enfants sont délaissés par leurs parents, et ne doivent leur survie qu’à leur prise en charge par l’institution.

Mon sentiment d’être “débordée”, sidérée, par ce réel, fut particulièrement fort face à un petit garçon dont, de façon significative, j’ai oublié le prénom - comme si vraiment se posait là de “l’innommable”: enfant mutique, en chaise roulante, qui mordait et griffait tout ce qu’il réussissait à attraper - et lorsqu’il n’y arrivait pas, se frappait la tête contre le sol - me faisant penser à l’expression “se taper la tête contre les murs”, pour manifester à quel point ces derniers sont sourds. Et le casque qu’à présent on avait mis à

<sup>3</sup> . Terme emprunté à Tosquelles, cf *A quelle heure passe le train...*, p . 62.

<sup>4</sup> . Ibid, p. 168.

ce petit garçon, cachant ses cicatrices et ses bleus, m'évoqua une muselière, à sa révolte et sa colère, qui n'avaient pas, comme les nôtres, l'exutoire des mots.

“A quoi bon une telle souffrance?” - ainsi pourrait se résumer mon premier ressenti, devant ces enfants, dont je me demandais quel plaisir ils pouvaient tirer de la vie - et donc, aussi, par quel biais un autre vivant pouvait entrer en contact avec eux. Car telle est, je crois, l'angoisse qui se lovait au fond de ma perplexité: celle d'une impuissance à rencontrer ces “êtres” dont on pourrait oublier qu'ils sont des “parlêtres”.

La première fissure, dans cette opacité, se produisit quand j'observai Ingrid, une bénévole, avec Laïla, une petite fille polyhandicapée - chez qui une apparente “absence de regard” (ses yeux louchaient et erraient dans le vague) me mettait mal à l'aise - de n'avoir avec elle pas même le contact minimal du regard. Ingrid, avec une confiance qui donna le ton à cette séance, plaça la chaise de la toute petite fille sous le ventre d'une énorme jument de trait, puis fit doucement glisser ces mains atrophiées, paralysées et crispées, sur ce ventre plein de vie. Et peu à peu, ces mains se détendaient, acquéraient un rythme de caresse, comme si, littéralement, elles s'animaient à ce contact. Simultanément, à la bouche d'abord inerte de Laïla montait un sourire. Mais le toucher, et l'animal, n'étaient pas les seules sources de ce que j'éprouvais comme un “réchauffement”: le regard qu'Ingrid posait sur la petite fille, sans se troubler du flou où baignaient les yeux de celle-ci, me fit penser à celui d'une mère qui voit dans son enfant “le plus beau du monde”. Et ceci fit écho à ma première sensation de “fin du monde”: de fait, à l'*Hilflosigkeit* du nourrisson, c'est bien une mère qui est censée répondre. La séance se poursuivait en ce sens maternant: sollicitant ce *holding* théorisé par Winnicott, Ingrid avait couché la petite fille, transversalement, ventre contre le dos du cheval, et lui faisait sentir la respiration de ce dernier; or, petit à petit, celle de Laïla s'accorda à celle de l'animal. De nouveau je pensai, bien sûr, à une mère et son nouveau-né dont les rythmes sont encore synchronisés - et au fait que le contact, dans le sens où l'entendent Szondi et Schotte, pose avant tout la question de l'accord aux rythmes de l'environnement. La petite, à présent complètement radieuse, râlait et bavait de plaisir. Je constatais donc à quel point étaient peu fondés mes doutes sur la possibilité d'un plaisir, chez ces enfants, et d'une relation avec eux. J'envisageais en outre que dans ces cas extrêmes, le rôle d'un psy est peut-être de susciter ce plaisir minimal qui maintient en vie. De façon générale, d'ailleurs, un psy n'a-t-il pas avant tout à “ranimer” celui qui vient le trouver - à lui permettre de se sentir le plus vivant possible?

Sans doute, mais malgré toutes ces réflexions, quand Ingrid me demanda de l'aider à descendre du cheval la petite fille, en portant celle-ci une sorte de dégoût me vint - lié entre autres à son odeur - les sensations, dans cette “clinique du réel”, prenant une place considérable. Ce que je vivais comme une limite de l'humanité me renvoyait donc à ma propre limite: ce que je venais de voir faire par Ingrid, moi je ne m'en sentais pas capable. De façon brutale, je me trouvais ici confrontée à mon manque d'“empathie” devant le handicap, qui m'avait déjà interrogée en d'autres circonstances. Du coup, c'était par moi-même que j'étais “sidérée”, et horrifiée. Comme si, en réaction à la “monstruosité” infligée à ces enfants, je voulais me faire monstre à leur place. Comme si face à la souffrance que je leur attribuais - probablement à tort, ainsi que je venais de le voir - je ne pouvais me défendre que par une forme d'indifférence - ou plus exactement d'anesthésie.

Ce fut la rencontre d'un petit garçon trisomique (et mutique) âgé de cinq ans, qui m'aida à cerner ce qui me paralysait ainsi psychiquement. Aurélien, en effet, n'était atteint d'aucun handicap physique; plusieurs personnes de l'équipe le trouvaient même “très mignon”. Or, comme chez moi il suscitait à nouveau un “arrêt”, je pus constater

que c'était surtout le handicap mental qui me posait problème - comme s'il m'exposait à une "castration" insupportable. Mais dans la mesure où cette fois c'était moi qui devais accompagner cet enfant, je constatai également que ce ressenti, dès lors qu'il était reconnu, ne m'empêchait pas d'entrer en relation avec lui. Aurélien me manifeste alors qu'il cherche à tester les limites - même au sens le plus concret, puisqu'à peine dans la prairie, il se met à tripoter le fil qui fait office de clôture. Comme il ne me connaît pas, la mise à l'épreuve est d'autant plus intense: la première fois que je le vois, il refuse de faire tout ce que je propose; la seconde, il s'exécute quand je ne le regarde pas. Tout d'abord, il me donne l'impression de n'avoir pas de désir; mais dans un second temps, c'est plutôt son désir de se "laisser porter" qui m'apparaît. Une fois où il refuse d'avancer, par exemple, je lui suggère de mettre ses pieds sur les miens - et du coup il semble ravi de "marcher" par mon intermédiaire. De même, une fois qu'il est sur le cheval, son attitude de refus fait place à une expression de contentement. Cela étant, un tel portage ne semble pas lui suffire: au moindre arrêt il se couche sur l'encolure de son cheval, et dix fois lâche les rênes. Sans doute y a-t-il encore en cela un élément de "provocation" à mon égard - mais son attitude ne me semble pas réductible à cela. Pareillement, lorsqu'il m'adresse un grand sourire après m'avoir "provoquée", je n'y sens pas qu'un triomphe; car comme je ne réponds pas tout de suite à ce sourire, le sien s'effondre. Quand à mon tour je lui souris, aussitôt il m'imité - et j'ai la sensation très nette qu'il cherche une "contenance" jusque dans ma fonction de miroir: quelque chose d'interrogateur, dans son regard, me donne l'impression qu'il me demande confirmation du bien-être qu'il ressent.

A l'issue de cette deuxième séance, je prends conscience qu'avec Aurélien, avant tout je "désire qu'il désire". Me trouvant mise par là au cœur de la question du "désir de l'analyste", je mesure à quel point je me situe peu dans "l'éducatif". Après cette séance, en effet, l'équipe me conseillant de davantage faire respecter les consignes par ce petit garçon, je me sens dans une autre logique. Certes du point de vue du groupe, il serait préférable qu'Aurélien s'en tienne davantage à la "loi"; mais trop le "cadrer" impliquerait le risque, me semble-t-il, de substituer une volonté externe à son propre désir, encore si vacillant. Ainsi l'absence d'un psy, dans l'équipe, me fait-elle d'autant mieux cerner le rôle qu'il pourrait y assumer, en faisant parfois passer "l'intérêt" du sujet *avant* - mais non *contre* - celui de la collectivité.

A travers ces questions, Aurélien m'a donc permis d'aborder le handicap autrement que dans sa "généralité, qui le rend "intraitable", et d'accéder à une problématique singulière. Mais ce sera Océane qui me fera éprouver combien notre "impuissance", ou nos "capacités", à l'égard d'un patient, dépendent de la relation qui se noue avec lui. Océane est une petite Africaine de neuf ans, qui ne peut se déplacer qu'en chaise roulante, marquée par un retard mental qui ne la prive pas complètement de parole. Tout d'abord, je sens de sa part une certaine réticence à mon égard, qu'elle exprime notamment en me disant que d'habitude elle est seule avec son ergothérapeute. Pendant la promenade à cheval, où elle emmène un jouet représentant un appareil photo, soudain elle nous dit de nous arrêter: elle veut photographier des canards. Spontanément, l'ergothérapeute et moi jouons le jeu; je propose même à Océane d'avancer un peu, pour éviter d'avoir un tronc d'arbre dans le champ. Sa jubilation, à cette remarque, me fait penser que par notre participation à cette petite fiction, elle nous laisse "entrer dans son monde" - et qu'être psy doit avoir affaire avec ça, cette création d'une aire transitionnelle et partagée.

Au retour, quand vient le moment d'aller chercher le pain pour le cheval, l'ergothérapeute me demande d'accompagner Océane - qui ne sait pas marcher seule; et

brusquement je me trouve devant la nécessité de soutenir ce petit corps qui ne tient pas debout et pèse sur moi de tout son poids. Assez désemparée, me sentant maladroite, j'essaie de donner le change en reprenant cette voie du jeu que la petite fille a initiée; et comme à Félicien, je lui propose de poser ses pieds sur les miens. Sans doute pour "alléger" nos claudiquements, je me mets à les rythmer par des sons - qu'imite aussitôt Océane, d'abord à contretemps, puis accordée aux miens; et soudain je réalise que je viens de reproduire cette harmonisation des rythmes que j'ai vu accomplir par Ingrid avec Laïla - et qui alors m'avait paru inaccessible à moi-même. Toute la différence, entre le dégoût que j'avais ressenti pour cette dernière, et l'impression de "justesse", au sens musical du mot, que j'avais fini par trouver avec Océane, tenait donc à cette aire commune qui, au hasard d'une photo fictive, s'était ouverte avec celle-ci. Son accès au langage, même basique, probablement m'y avait aidée - c'était d'ailleurs par une forme de langage, fût-il sans signifié, que dans mon désarroi j'avais eu recours. Et dans cette *Stimmung* partagée, pour en revenir aux termes du contact, j'étais devenue *Haltobjekt* au sens le plus concret. Après coup je songeai que ce stage aurait peut-être pour moi cette fonction-là, de rendre à certaines métaphores leur incarnation première; et constatant combien Océane m'avait "touchée", je réalisai aussi que ce contact psychique, remontant à sa source archaïque, s'était ancré dans un toucher physique.

La rencontre de ces enfants handicapés me fit également prendre conscience que l'absence de repères "structuraux" précis - le handicap ayant été peu abordé par la psychanalyse - m'avait permis de voir de ténues lignes de sens qu'autrement je n'aurais pas perçues. Je ne veux pas dire, par là, que l'interrogation "diagnostique" soit nocive; seulement il me semble qu'on gagne à n'y venir que dans un second temps - laissant sa place, au préalable, à un véritable "étonnement", voire à une perplexité, fertile en questionnements.

### **Approche de l'autisme**

Ce que me fera vivre le silence des enfants autistes, ou dits marqués par certains "traits autistiques", sera fort différent du malaise que j'éprouve vis-à-vis du silence des jeunes handicapés - probablement dans la mesure où les premiers me paraissent davantage comprendre notre langage de parlêtres. Ainsi, Norbert me trouble-t-il par le contraste entre la finesse dont il témoigne en cette compréhension - par la façon, notamment, dont il exécute certaines consignes lorsqu'il est à cheval - et son refus de la parole (total vis-à-vis des adultes, un peu moindre avec les enfants). Ceci joint à sa beauté impassible, et à son impressionnante maîtrise de l'équitation, je retrouve avec lui le risque d'une fascination que j'ai déjà éprouvée avec certains autistes - comme l'impression que s'ils se taisent, c'est parce qu'ils seraient "au-delà" de la langue, dans un savoir indicible. Pour dépasser ces mirages de l'imaginaire, je me renseigne sur son histoire, et apprend que Norbert, visiblement originaire d'Amérique du Sud, a été adopté. Dès lors je me demande si son refus de parler n'est pas le refus de se séparer de sa langue maternelle; le fait qu'il parle parfois à des enfants, restés plus proches que les adultes de "lalangue", plus maternelle encore que celle qu'on qualifie ainsi, ne témoignerait-il pas en ce sens?

Cette question d'un lien entre un accrochage à la langue maternelle et un silence diagnostiqué "autistique" - lien qui mènerait à nuancer un pareil diagnostic - se reposera deux fois au cours de mon stage. La première, avec une adolescente anglaise de quinze ans, qui plus radicalement encore, n'accepte de parler - en anglais - qu'à sa mère et sa sœur cadette, sur qui elle calque la moindre de ses actions - son père ne vivant plus avec elles. Sa terreur de "l'étranger" se manifeste également à l'égard des animaux, y

compris les chevaux, mais en trahissant son ambivalence, puisque ces animaux, simultanément, l'attirent à l'extrême. De même qu'elle veut continuer à monter, en tremblant tellement que parfois elle en perd ses rênes, de même on peut se demander si sa peur de la parole "tierce" ne s'intriquerait pas au désir qu'elle en aurait.

Mais c'est avec Virgil que m'apparaîtra toute la complexité de ce qui peut se tisser entre le silence et la langue maternelle. Virgil est un petit garçon de trois ans et demi, de famille polonaise, qui ne parle plus après l'avoir fait, et vient aux séances d'hippothérapie avec sa mère dont il ne supporte pas de se séparer. Lors de la première séance à laquelle j'assiste (qui est pour lui la quatrième), il accepte de monter sur un poney sans sa mère, qui monte un autre cheval (ce qu'au début il ne tolérerait pas). Mais au milieu de la promenade, il se met à pleurer, et ne se calme qu'après avoir repris sa place dans les bras de sa mère, sur le cheval de celle-ci. La kinésithérapeute lui demande toutefois de garder en main la longe de son propre poney - comme un lien avec le monde extérieur. Et lorsqu'il la laisse tomber, elle le fait descendre du cheval de sa mère pour venir la ramasser. Par ailleurs, si au début de la promenade il s'affaisse complètement sur sa mère, peu à peu il se redresse et parvient à se tenir droit - ce qui transpose sur un plan psychique cette question du *Haltobjekt* qui se présente physiquement dans la clinique du handicap. Cette prise d'autonomie est telle que la kinésithérapeute finit par lui proposer de remonter sur son poney. Il semble consentant, mais très vite les larmes reviennent; pour les calmer, cette fois, il suffit de lui donner en main la longe du cheval de sa mère. Impressionnée par l'effet de cette transitionnalité, à nouveau, en tous ces mouvements de longe je vois comme un entrecroisement de cordons ombilicaux. Du reste, Virgil, sur son poney, penche du côté où il tient la longe maternelle, comme si, plus que sur lui-même, il était centré sur sa mère.

Cette difficulté d'accéder à un "je" se pro-longe au cours de la séance suivante, par celle de prendre part à un "jeu". Cette fois-là, en effet, tandis qu'il se tient seul sur son poney (sa mère étant cependant dans la piste), on lui lance un ballon qu'il rattrape parfois; mais il ne manifeste aucun plaisir, et son visage inexpressif n'esquisse un faible sourire qu'à la fin de la séance. Après celle-ci, je demande donc à sa mère si chez lui il lui arrive de jouer. Sur quoi elle, du moins, saisit la balle au bond, pour épancher les interrogations qui l'oppressent - elle qui jusque-là ne parlait presque qu'à son fils, en polonais. Elle commence par me raconter que la veille, chez la psychologue de Virgil (qui lui parle également en polonais), celui-ci a joué à téléphoner à son père, et a raccroché en disant "papa" - me précisant qu'en polonais "papa" signifie "au revoir". Tandis que j'imagine ce qu'a dû faire à cet enfant le fait d'entendre que ce mot, dans la langue des "étrangers", désigne le père - lui qui, apprendrai-je peu après, s'est complètement effondré lors d'une absence de son père -, pour dire au revoir à Virgil, je prononce "papa". Là-dessus son visage s'illumine, d'un grand sourire que je ne lui ai encore jamais vu, et je parais devenir "intéressante" à ses yeux: il s'approche de moi, me regarde, se met à tripoter les boutons de ma veste. Une telle valorisation de sa langue maternelle se confirme par ce que me dit sa mère: le moment où l'enfant a cessé de parler est aussi celui où il a quitté la Pologne - et où elle-même s'est remise à travailler. De plus, alors qu'il était propre dans son pays natal, il cessé de l'être arrivé en Belgique, et l'est redevenu, momentanément, lors d'un bref retour en Pologne. La mère, néanmoins, pétrifiée par le diagnostic d'autisme qui lui fut assené sans explications, et qu'elle vit comme un verdict condamnant toute évolution, essaie de croire que si Virgil a cessé de parler, c'est parce qu'on lui a enlevé les bouchons qu'il avait dans les oreilles. Sans minimiser l'agression qu'a pu constituer un tel accroissement sonore, je ne peux m'empêcher de penser que la mère, elle, paraît bien vouloir rester sourde - dès

lors pourquoi son fils parlerait-il, puisqu'on ne l'entend pas? La culpabilisation de cette mère n'en est pas moins telle qu'elle a renoncé, pour s'occuper de son fils, à toute vie personnelle - et se culpabilise encore des frustrations qu'elle en éprouve. Pour parfaire cet emmurement à deux, elle envisage en outre de retourner en Pologne avec son fils - le séparant par là de son père.

Désemparée, elle me demande mon "avis" comme un nouvel oracle. Prudemment, j'essaie du moins de relativiser ce diagnostic d'autisme qui la paralyse - dans la mesure où chez Virgil, me semble-t-il, la part "réactionnelle" est à prendre en compte en même temps que l'aspect structurel, et surtout parce qu'aucun diagnostic ne doit occulter la capacité d'évolution singulière d'un sujet. Je tente aussi de lui faire entrevoir les risques d'une séparation entre Virgil et son père, et le bénéfice que l'enfant tirerait sans doute du fait que sa mère retrouve une vie à elle. Un peu soulagée, elle me fait d'ailleurs remarquer que pendant toute notre conversation, qui a duré plus d'une heure, Virgil l'a laissée tranquille, jouant de son côté - ce qui n'arrive, me dit-elle, quasiment jamais. Je lui réponds que peut-être l'attitude de Virgil est liée au fait que pour une fois, elle-même se relâchait un peu - sur quoi elle me confirme que, longtemps, elle fut tellement angoissée quand elle devait se séparer de lui, qu'elle partait sans même lui dire au revoir. Pour ma part, tandis que je redis "papa" à Virgil, il me semble avoir un peu desserré un étau - par quelques mots échangés, en marge des écuries et de séances d'hippothérapie. Quels que soient les apports de ces dernières, je me dis alors qu'elles gagneraient à s'articuler à plus de parole - et éprouve à quel point cette parole est mon élément - celui aussi, dès lors, où se situe mon "désir d'analyste" potentielle.

Cela étant, un jour où j'accompagnerai une petite fille autiste d'une dizaine d'années, Adeline, qui ne parle quasiment pas, je tenterai de mettre en évidence les "traductions" possibles entre le "langage" autistique et notre langue parlée. Lorsqu'Adeline, en effet, se met à agiter ses rênes en tous sens, "déboussolant" littéralement son cheval, je lui fais remarquer que ses gestes ont pour lui la même valeur que mes mots pour elle. Et afin de transposer, sur un plan sonore, ses gestes désordonnés, j'émetts des bruits sans signification. Elle qui gazouille et grogne quelquefois, me regarde, désarçonnée de m'entendre la rejoindre dans ce hors-langue. Aussitôt, elle se remet à conduire convenablement son cheval - et je lui fais remarquer comme il la comprend bien quand elle "articule" ses gestes. Son air boudeur fait place à un sourire de satisfaction - jusqu'à ce qu'il s'efface quand elle voit que je la regarde, ne supportant sans doute pas de laisser transparaître son contentement. Sur fond de son silence, seule une question émerge de ses lèvres, qu'elle répète à toute personne qu'elle rencontre: "comment il s'appelle ton papa? Et ta maman?" Quand je lui retourne la question, elle me dit que son père s'appelle "Léon" - et sa mère "Maman". Virgil ne disait pas autre chose: sa mère ne pouvait exister autrement qu'en tant que sa mère.

### **Rencontre de la psychose**

Durant ce stage, la rencontre la plus forte pour moi - probablement, une fois encore, dans la mesure où la parole y fut fort présente - fut celle d'un groupe de quatre enfants, dont trois considérés comme psychotiques; et quoique la quatrième s'apparentât à l'autisme, je la présenterai en même temps que ses camarades, en raison de la dynamique qui se joua entre eux.

La première fois que je les vis, ce fut Raja, un garçon de neuf ans, qui s'imposa à moi - au sens le plus littéral du terme, puisque quand on lui demanda par qui il était accompagné d'habitude (façon de permettre à l'enfant de s'insérer lui-même dans la continuité - ou éventuellement d'en sortir), il me désigna. La surprise où me jeta ce

choix me rendit particulièrement attentive à cet enfant - et sans doute était-ce cette attention qu'il visait. Raja m'apparut d'abord extrêmement agité, comme toujours au bord de la crise. Probablement cette tension était-elle à mettre en lien avec le fait que ses parents multipliaient alors les tentatives de le mettre dans une classe "normale", et que selon les mots mêmes de Raja, cela se passait "très mal". Lorsqu'il se mit à s'occuper du cheval, sa tendance "centrifuge" s'accrut encore: intéressé surtout par ce qui se passait "ailleurs", me posant des questions à l'infini, il semblait n'être jamais dans cette "présence" synonyme selon Schotte de "contact" au monde. Pour le ramener à ce qu'il fait, je lui indique la menace d'un taon - mais ceci ne sert qu'à relancer son questionnement métaphysique: "C'est quoi le temps? C'est tout ce qui nous entoure? C'est l'air, c'est la lumière?" J'essaie qu'il formule ses propres hypothèses quant à ses interrogations - mais non sans éprouver à quel point les réponses que nous, adultes "supposés savoir", pourrions lui donner, sont d'une pauvreté dérisoire. Et sans doute est-ce cette limite qu'à la fois il redoute et recherche - ce point où selon les mots de Oury, il "se heurtera à l'impuissance de l'Autre de fonder quoi que ce soit de ce qu'il dit"<sup>5</sup>. Dans son questionnement, du reste, le signifiant prend souvent le pas sur le signifié : ainsi est-il sur le point d'exploser, lorsqu'il s'aperçoit que sur la feuille des présences, il manque un "a" à son prénom<sup>6</sup>. Coïncidence, bien sûr, mais les hasards prenant sens en psychanalyse, je me dis qu'en effet chez Raja, le "petit a" n'a pu se tailler sa place à côté du grand. Cette angoisse autour du Nom, censément lié au Père, se manifeste encore lorsqu'il se demande avec rage pourquoi le nom de Gilles, un autre enfant du groupe, s'écrit avec "g" et non "j", comme "Raja". D'ailleurs l'importance extrême qu'il accorde au symbolique ne se limite pas aux mots: lorsqu'il ne peut prendre pour son poney les rênes rouges qui lui sont destinées, et doit se contenter de vertes, il se met à hurler, comme si l'ordre du monde avait basculé. J'essaie de lui faire entendre qu'il serait peut-être dommage pour lui de se priver de promenade pour cela, et la kinésithérapeute enchaîne, connaissant mieux que moi le besoin de maîtrise de Raja, en lui disant qu'il doit choisir, entre ces rênes-là et pas de rênes du tout. A l'idée de ne pas avoir son cheval "en main", sa colère faiblit, et il finit par accepter de prendre les rênes qui restent. Par là s'est donc rouverte la possibilité d'un choix au sein de ce que Oury appelle l'impasse psychotique. Mais le drame menacera de nouveau, et de nouveau à propos d'un nom, quand Raja s'apercevra que le licol de son poney porte le nom d'un autre. Et nous userons du même procédé ("ce licol-là ou pas du tout"), qui aura les mêmes effets.

Pendant la promenade, la cascade des "pourquoi" reprend, interrompue seulement lorsqu'il s'allie à moi pour empêcher son cheval de s'arrêter: ce sont mes propres phrases, alors, qu'il répète, comme si une action commune entraînait un commun discours. Après quoi il se met à dire que Gilles, qui s'avérera son adversaire favori, est "un nul". Lorsqu'à cela réagit la benévole accompagnant Gilles, Raja prend les devants, expliquant qu'on dit toujours que "Raja est embêtant", et qu'il faudrait enlever ce mot "embêtant" du dictionnaire: le signifiant, pour lui, étant d'un tel poids, que sa disparition entraîne celle de la chose même: la psychose n'est-elle pas connue pour prendre les mots pour des choses? Cette dimension psychotique, chez Raja, exacerbe d'ailleurs une problématique de "contact" nettement marquée: ce n'est pas seulement

---

<sup>5</sup> . *A quelle heure passe le train...*, p. 119.

<sup>6</sup> . Les prénoms donnés ici ne sont évidemment pas ceux que portent les enfants, mais celui de "Raja" permet de comprendre les jeux de lettres auxquels se livrait l'enfant que je désigne ainsi.

par son questionnement incessant qu'il s'accroche à moi, mais aussi physiquement. Cela étant, cet accrochage, comme souvent dans les perturbations du contact, peut se retourner subitement, Raja se détournant alors de moi comme si je cessais d'exister pour lui.

Cet accaparement par Raja ne m'empêche pas d'établir, dès la première séance, une certaine relation avec Céline, une petite fille atteinte d'une maladie dégénérative, caractérisée par des crises d'épilepsie qui la laissent chaque fois plus régressée. Par son comportement et son rapport au langage, elle n'en a pas moins été qualifiée d'autiste. Dès que je la vois, je me souviens de l'avoir rencontrée, quatre ans auparavant, lors d'une séance à laquelle j'assistais dans le même centre. Etonnée, déjà, de la façon dont a dû me marquer ce visage, je le suis davantage encore lorsqu'à la fin de la promenade, Céline vient me donner de petits morceaux de paille qu'elle a soigneusement choisis par terre. Dès lors je me demande si elle aussi m'a reconnue, ces morceaux de paille prenant alors valeur de sym-bolon, objet brisé dont en Grèce on réunissait les morceaux lors de retrouvailles. Ce qui est sûr, c'est qu'à l'instant où elle me tend ces bribes dorées, je les reçois vraiment comme de l'or; après coup je me dirai qu'à cet instant j'ai retrouvé le regard d'un enfant, comme avec les "fausses photos" d'Océane, et que par là s'est ouverte la possibilité d'un contact entre nous - Céline ayant d'ailleurs continué, durant les séances suivantes, à m'offrir ses trésors. De plus, à peine les ai-je pris en main, qu'elle vient s'asseoir près de moi. Après quoi elle me désigne des morceaux de ses vêtements ou de son corps, et les nomme: un bouton, un genou... Nouvelle surprise pour moi, Céline n'ayant pas ouvert la bouche de toute la séance - ni au cours de celle que j'avais vue il y a quatre ans. Selon l'habitude prise avec ce groupe, la kinésithérapeute lui demande alors ce qui s'est passé pendant la promenade; et Céline mentionne seulement le "gros pipi" de son cheval. "Quoi d'autre?" insiste-t-on. "Un gros caca", renchérit Céline. Le rire qui s'empare de ses camarades ne lui enlève pas son sérieux - et elle reprend comme une litanie: "un gros pipi - un gros caca", ainsi qu'un tout petit enfant qui ferait la découverte de ses orifices.

La deuxième fois que vient ce groupe, Raja s'agrippe d'emblée à moi, et se remet aussitôt à parler sans trêve. Mais dans son discours je sens moins d'angoisse et plus de plaisir qu'auparavant. Consciente du plaisir que moi-même je peux prendre à parler, je me dis que sa focalisation sur moi ne doit pas être sans rapport. Et le dialogue qui se noue alors entre nous, assez léger, comme s'il était "juste pour le plaisir", me fait penser à un gazouillis, ou au babil d'une mère avec son nouveau-né. L'effet m'en paraît assez proche - Raja semblant de plus en plus confiant, et apaisé. Or ce fut bien sous le signe d'une mise en confiance que se déroula cette séance. Ce jour-là était prévue une promenade en calèche, et dès qu'il y fut installé, Raja exigea que je vienne m'asseoir à côté de lui. Ne sachant pas s'il y aurait assez de place, je n'acceptai pas tout de suite, et là l'agitation de Raja remonta. Mais dès l'instant où je m'assis près de lui, et où il eut en même temps l'agrippement et la maîtrise (les deux tendances majeures de la pulsion de contact szondiennne) - maîtrise d'autant plus forte que c'était lui, surtout, qui souhaitait partir en calèche - je le sentis se détendre. Toutefois, lorsque le cheval accéléra, sa peur du trot (et dans mes notes, significativement, j'écrivis "trop"), le fit s'accrocher plus que jamais à moi. Lors du deuxième trot, il s'accrocha déjà un peu moins - et au troisième plus du tout, encourageant même le cheval à avancer plus vite.

Cette évolution si linéaire m'ouvrit une piste de réflexion, dans les doutes qui me saisirent à la fin de cette séance. En effet, comme il est vrai que "j'attendais" de revoir Raja, je me demandai si je n'avais pas favorisé son "accrochage" - et si, en acceptant celui-ci, je n'avais pas été aspirée dans la fusion à laquelle il tendait. Cependant, ces

différentes phases autour du “trot”, pouvaient se comprendre, me semblait-il, comme l’esquisse de l’évolution possible d’un transfert psychotique, où le sujet d’abord s’accroche à l’analyste, comme avant à sa mère, mais par cette substitution même, parvient peu à peu à se “décrocher”. Plus ou moins inconsciemment, je m’étais donc prêtée à cette régression, pensée par Ferenczi ou Balint, où le sujet peut solliciter la part “maternante” de son analyste. Du reste, un enfant comme Raja rappelle constamment à celui auquel il s’accroche, que ce dernier n’est pour lui qu’un substitut interchangeable: après cette promenade en calèche, par exemple, il partit sans me dire au revoir.

Inconsciemment aussi, j’avais dû me défendre de cette possible fusion duelle en m’ouvrant davantage encore que lors de la première séance - où Céline était déjà bien présente - aux autres enfants du groupe. Certes, Céline restait, parallèlement à Raja, la plus “visible” - et lorsque le premier s’empara de ma main, elle saisit l’autre - ce qui me fit sourire, intérieurement, à l’idée de cette troisième main qu’il m’aurait fallu si un autre enfant “accrocheur” s’était approché. Avec Céline, tout semble d’emblée se ritualiser, et les séquences de la première séance se répètent: don de pailles, désignation de choses (cette fois au cours de la promenade), déplacement final pour venir s’asseoir près de moi. Mais à côté de ces deux “accrocheurs” que sont Raja et Céline, et comme leur faisant contrepoids, m’apparaissent alors les deux “décrocheurs”, rejetants et agressifs, quoiqu’aussi ambivalents que les deux premiers. Ainsi, Gilles, “l’ennemi” de Raja qui ne cesse de le provoquer, tandis que celui-ci se cramponne à moi dans la calèche, se met à dire, sans m’avoir parlé auparavant, que je suis “méchante”. Exprime-t-il par là sa rage d’être exclu de ce cramponnement ? La suite pourrait le laisser penser, puisqu’il vient alors, doucement, me toucher le genou - et quand je lui demande si par là il me dit bonjour, acquiesce. A la fin de la séance, il viendra m’embrasser avec la même douceur. Ce double mouvement, d’agression et d’appel, s’exacerbe encore chez Ahmed, qui ne supportant pas qu’on parle durant la promenade, se met à crier et à frapper la conductrice de la calèche; après quoi, l’air suppliant, il vient donner un baiser à chacune des accompagnatrices.

La troisième fois que je vois ce groupe, Gilles m’agresse aussitôt, en répétant que je suis méchante - tandis que Céline me prend la main, et me ramasse des brins de paille, puis de bois, de plus en plus gros: cadeaux de plus en plus consistants? Et comme par un accord tacite, selon lequel je serais ce jour-là davantage “à” Céline qu’à Raja, celui-ci vient me dire bonjour, mais sans m’agripper - dans le prolongement de cette prise de distance qui s’esquissait de trot en trot. Cette fois-ci, les enfants sont d’ailleurs “lâchés” en piste, avec les chevaux en liberté, afin qu’ils tentent d’“intéresser” ces derniers. Contrairement à la dernière fois où cet exercice avait été proposé, Céline accepte d’entrer dans la piste - à condition que je l’y accompagne. Mais elle n’a pas un regard pour les poneys: ce qui la fascine, ce sont les lettres balisant la piste, où sont représentées des choses dont le nom commence par les lettres indiquées: A pour avion, B pour banane... Céline va de l’une à l’autre, en prononçant ces noms. Dans l’espoir de la ramener vers “son” poney, je lui suggère alors de lancer avec moi de petites balles vers celui-ci, et par chance il semble s’y intéresser, au point d’essayer de les manger, ou de les relancer en arrière avec son sabot. Céline paraît ravie d’un tel effet, et tandis que nous recommençons à jouer à trois - le poney, Céline et moi - Raja et Gilles se joignent à la partie; Ahmed, pour sa part, feint de rester en dehors, mais n’en rattrape pas moins les balles que je lui envoie. Dans ces balles qui s’échangent en tous sens, je vois soudain un courant de vie qui circule, à la fois librement et dans une furtive cohésion de ce groupe éclaté - de sujets quelque peu “éclatés” également. Paraphrasant Souchon, je me dis qu’être psy c’est peut-être “lancer des balles” comme des bouteilles à la mer,

véritables ballons ou interprétations, en espérant que le patient les attrapera, voire nous les renverra.

Ensuite une promenade est proposée, et Raja, toujours en quête de maîtrise, jubilant à renverser les rôles en conduisant son accompagnatrice sur son poney, et prenant la tête du groupe, me demande de tenir la longe avec lui. Comme je sens que cette fois ma place est davantage auprès de Céline, je dis à Raja que je resterai avec elle, et s'il proteste d'abord, il finit par me lancer: "Alors à tout à l'heure!" Cette médiatisation du lien par le temps sonne pour moi comme quelque chose de nouveau pour Raja. J'accompagne donc Céline, qui au lieu de monter sur son poney, préfère le guider d'une main en me tenant de l'autre - alors qu'en le montant elle aurait dû me lâcher. Soudain elle me dit d'ailleurs, entre la question et l'affirmation: "tu tiens la longe". N'ayant encore jamais entendu Céline dire "je", je pense qu'elle dit "tu" pour "je", et reprends donc, en insistant sur le pronom: "TU tiens la longe". Ce à quoi elle répond, apparemment dans le sens de mon hypothèse: "JE tiens la longe" - et j'éprouve ce "je" comme une petite victoire qu'elle viendrait de remporter.

Au retour, dans le cercle où se raconte la promenade, Raja m'a réservé une place près de lui - et je constate que ce "tout à l'heure" qu'il m'a lancé avait bien la valeur de la "bobine freudienne", qu'on peut éloigner puis retrouver. Céline, du coup, accepte de me lâcher, attestant que chez elle aussi l'accrochage s'assouplit. Par ailleurs, s'éloignant du "pipi - caca" de la première fois, elle rapporte de nombreux détails de la promenade, et surtout énumère toutes les couleurs des balles avec lesquelles nous avons joué. Mais finalement, elle se lève, et comme les fois précédentes vient se blottir contre moi, de l'autre côté que Raja. Lorsque celui-ci vient m'embrasser pour me dire au revoir, elle me jette un regard triste; mais comme je l'embrasse à mon tour, un sourire lui revient, et elle accepte sans difficulté de partir.

La façon dont ces deux enfants s'accrochent à moi, alors qu'aucune autre accompagnatrice, dans aucun autre groupe, n'est l'objet d'une telle focalisation, me posera d'autant plus question qu'elle se reproduira, de la part d'une petite fille, venant au centre avec sa classe pour "troubles du comportement". Léa, en effet, me désigne comme son accompagnante, la première fois qu'elle me voit, exactement comme Raja - avec qui elle partage aussi une survalorisation du symbolique: comme lui elle s'irrite de devoir prendre des rênes vertes au lieu de rouges, et dix fois elle me redemandera le nom du chat qui erre dans le centre. Lors de notre deuxième rencontre, après avoir d'abord feint de ne pas se souvenir de qui l'accompagnait, elle vient se jeter dans mes bras. Et lorsque la kinésithérapeute lui annonce que cette fois, il vaudrait mieux qu'elle "assiste" un nouvel éducateur pour lui expliquer ce qu'il y a à faire, elle s'en va bouder, et refuse de participer à l'activité, si ce n'est pas avec moi. Pour ma part, j'essaie de la sortir de son refus - mais tout en vivant cette séparation prématurée avec une certaine frustration. Finalement, elle se décidera à partir en promenade, mais après celle-ci se précipitera à nouveau dans mes bras - et refusera un long moment de me lâcher, pour s'en aller avec son groupe.

Quand bien même je n'aurais pas consacré mon tout récent mémoire à l'"accrochage", je n'aurais pu penser que cet agrippement de trois enfants, à mon égard, était un pur hasard. Je n'en fus pas moins stupéfaite du fait que deux d'entre eux, qui ne m'avaient jamais vue, aient littéralement "foncé" sur moi. Et consciente de ce qui résonne en moi à ce besoin d'accrochage, je ne peux que supposer que cette "aimantation" dont ils témoignèrent se fonda sur ce qui peut passer d'inconscient à inconscient. Dès lors il me faut reconnaître aussi que si ce fameux inconscient m'apparaît comme une évidence théorique, une fois qu'il me concerne, il ne me trouble

pas moins - de rester en son fond, en dépit de toute analyse, *inconscient* par définition. Cela étant, la sensibilité particulière qu'on peut avoir envers une problématique ne devient encombrante, je crois, que si l'on tente de l'occulter; à l'inverse, il me semble possible de s'appuyer, précisément, sur ces lignes "sensibles" qui nous structurent, selon la métaphore du cristal utilisée par Freud, pour entrer en "résonance" avec celles d'autrui.

### **De mes limites, mes questions, et mon possible "désir d'analyste"**

Par ce stage, il me semble que j'aie voulu affronter mes limites, en allant à rebours de toutes mes "évidences": allant vers le silence plutôt que la parole, le handicap plutôt que la psychopathologie proprement dite, les enfants plutôt que des adolescents ou des adultes, même les chevaux plutôt que les ânes - les premiers, bien plus que les seconds, requérant un rapport de forces dans lequel je suis mal à l'aise. Mais à m'approcher ainsi de ce qui, au départ, m'est étranger, je crois que je visais non seulement à le découvrir - ces questions autour du silence m'ayant d'ailleurs conduite à entreprendre un nouveau stage, auprès d'enfants autistes<sup>7</sup> -, mais aussi à mieux cerner, différenciellement, mon "élément", manifestement langagier, que j'ai tout de même pu retrouver dans certaines "marges".

Je n'en garde pas moins le désir d'ancrer la parole dans un contact archaïque, auquel peuvent, notamment, rouvrir les animaux. Et ce stage m'a fait sentir combien ces derniers peuvent modifier le rythme, essentiel au contact, que risque parfois d'occulter la parole. Celle-ci, pour moi, pouvant se mêler d'une forme d'impatience, d'un désir trop "pressé" d'analyse, ce stage m'a fait percevoir la nécessité, dans un processus psychothérapeutique, de la patience, par laquelle on "acquiert une âme", comme le dit Oury citant l'évangéliste Luc<sup>8</sup>. Du reste "une patience" étant aussi un jeu de hasard, l'art de prendre son temps, et de l'accorder (au double sens de donner et d'harmoniser) à l'autre, ouvre à cette double dimension de jeu et de hasard. Est-il en outre insignifiant que ce "hand in cap", dont vient le terme "handicap", soit également un jeu, où galopent des chevaux?

Apprenant cette patience qu'il faut pour voir s'accomplir, au fil de jeux, de promenades, de simples gestes, l'évolution d'un enfant auprès de son cheval, je pus appréhender aussi ce que Oury appelle le "musement" - tirant ce mot du roman de Chrétien de Troyes, où Perceval descend de son cheval, précisément, et se met à "muser" devant la beauté de trois gouttes de sang dans la neige. N'est-ce pas de cela qu'il fut question, quand je me mis à "gazouiller" avec Raja, ou quand je reçus les pailles dorées de Céline? Souvent je pensai à ce récit que J. M. Vivès fit d'un stage auprès de psychotiques, où selon ses mots il "errait" comme ceux-ci - et par là put les rencontrer. "Le rapport d'un fou à la beauté du jour est rarement heureux. Mais si le psychiatre s'asseyait dans l'herbe, à côté de lui, comme avant, comme ça se fait les jours de fête..."<sup>9</sup>. Cet accès à l'autre par l'errance, ou le musement dans l'herbe, implique, me semble-t-il, d'assumer à la fois le plaisir et l'ennui. Ce dernier, selon Oury encore, dans le prolongement de Heidegger qui le considère comme la voie royale vers l'Être, serait également la voie royale vers la psychiatrie. Quant au plaisir, celui qu'on peut prendre à écouter certains patients, ou à jouer avec eux, j'ai constaté une fois de plus, durant ce stage, comme il pouvait être culpabilisé - sans doute par la peur de

<sup>7</sup> . Cf « En appendice », p. 16.

<sup>8</sup> . *A quelle heure passe le train...*, p. 30.

<sup>9</sup> . Ibid, pp. 34-35.

tomber dans cette “jouissance de l’analyste”, qui se vivrait en dépit, voire au détriment du patient. Je crois toutefois qu’un certain mode de plaisir partagé peut aussi être ce qui réinsuffle, comme dans le cas de cette petite fille polyhandicapée se “ranimant” sur sa jument, les prémices d’un désir de vivre.

Liée à cette pratique du musément, il est un terme, heideggerien aussi, sur lequel finissait mon mémoire, et dont Oury fait un autre de ses maîtres-mots, qui résume ce qu’il me semble devoir mieux acquérir, pour devenir peu à peu “psy”: celui de *Gelassenheit*, ou “laisser-être”. Autrement dit, j’ai parfois ressenti, et durant ce stage en particulier, que la *volonté* de comprendre, voire de “guérir” - cette *furor sanandi* dont Freud lui-même s’accusait, avant d’en accuser Ferenczi -, peut faire obstacle, justement, au processus thérapeutique. En l’occurrence, il m’a quelquefois été difficile de “laisser être” l’enfant avec son cheval - pour qu’il puisse s’abandonner, par moments, à cette régression dont, théoriquement, je conçois l’utilité. Sans doute, dans cette *Gelassenheit*, tient toute la différence qu’il y a entre la volonté consciente, et le désir inconscient. Ovide déjà le disait: “Vouloir n’est rien: c’est désirer qu’il faut”<sup>10</sup>. Or en ce passage de l’un à l’autre, les animaux peuvent constituer un appui précieux, dans la mesure où, a priori, eux ne “veulent” rien à l’humain<sup>11</sup>.

Cette prise de conscience, évidemment paradoxale, de la nécessité d’un “laisser-être” ouvert à l’inconscient, s’accompagne pour moi d’une confiance grandissante en ce que Oury appelle “l’approche oblique”, ou le “regard périphérique” - préservant de ce qu’un patient, psychotique en particulier, peut ressentir d’intrusif dans une interprétation directe. En fait, je me suis surprise, au cours de ce stage ou d’autres, à pratiquer “spontanément” cette approche. Là encore, les animaux peuvent offrir une médiation - que l’enfant, concrètement, traite un cheval comme il a l’impression qu’on le traite lui-même, ou qu’en parlant d’un animal il livre les conflits où il est pris. Pour faire encore référence à Oury: “il y avait un schizophrène de La Borde dont le point de repère, de transfert, le plus important peut-être, était l’âne, Tintin”<sup>12</sup>. L’art du psy consistant alors, probablement, à se faire peu à peu sa place, au sein de ce transfert: à le faire passer du duel au triangulaire, et de la fusion silencieuse à un langage - quel qu’il soit.

Dans cette optique, les éléments les plus ténus peuvent prendre de l’importance, et le regard changeant de focale, il revient parfois, me semble-t-il, à ce qui fait sens dans l’enfance - à ce fond archaïque, donc, où s’originent les problématiques psychiques. Le film consacré par N. Philibert à La Borde ne s’appelait-il pas *La moindre des choses*? Durant ce stage, plusieurs fois il m’est arrivé de vivre des instants que je ressentais comme des “perles” - où la nacre du sens s’emparait d’un grain de sable. Et je me disais qu’être psy, c’était peut-être enfilet ces perles, tisser des liens, entre de pareils instants, entre des signifiants, entre un sujet et soi - fût-ce en lançant des balles. Dès lors m’apparaissait ce qu’il peut y avoir de “poétique” dans la psychanalyse - à condition de se garder d’un poétisme qui ferait l’éloge de la folie en perdant de vue sa souffrance<sup>13</sup> - à condition, aussi, de se fonder dans l’“aïsthésis”, afin que ce soit de la sensation que

---

<sup>10</sup> . Cf *L’art d’aimer*.

<sup>11</sup> . Les relations, d’intérêt, d’affection ou d’hostilité, qui dans un second temps, peuvent lier un animal et un humain, sont en effet induites par ce dernier - la domestication, déjà, s’apparentant à ces “inductions”. Certains “hippotherapeutes” ont même parlé, à propos des chevaux, d’“attention flottante” (Cf Ph. Dupont, *Cahiers des Rênes de la vie*, avril 2003).

<sup>12</sup> . *A quelle heure passe le train...*, p. 36.

<sup>13</sup> . Comme une certaine tendance, socio-philosophique, des années soixante-dix.

surgisse l'esthétique. Les psychotiques, selon Oury, échouant à passer de "lalangue" à la langue, et se situant par là dans le "proto-poétique", on peut comprendre que pour ce psychanalyste le "travail quotidien" doive "obéir à la logique poétique"<sup>14</sup>. A celle également du rêve, ajouterais-je, ayant réagi aux difficultés de ce stage - où le silence, parfois, tournait pour moi au non-sens - par une "activité onirique", diurne et nocturne, des plus intenses.

---

<sup>14</sup> . *A quelle heure passe le train...*, pp . 128-129.

### **En appendice : Les voies du silence**

Dans mon interrogation sur la prise en charge de sujets qui ne parlent pas, j'entreprends donc un stage dans un centre de jour pour enfants autistes et psychotiques profonds (tous mutiques) – avec cette fois le répondant de psychologues, qui abordent l'institution dans une perspective lacanienne<sup>15</sup>. Tout en travaillant avec l'ensemble des enfants, j'oriente particulièrement mon attention vers un petit garçon de huit ans, Ilan, qui refuse de sortir ses mains – comme pour ne plus se mutiler, ainsi qu'il le faisait auparavant – et pousse des cris presque continuellement. A partir de cette expérience clinique, quelques pistes de recherche se dégagent pour moi, autour de l'absence de parole :

- *La prise en compte radicale, en dépit de cette absence, du statut de parlêtre* : j'ai beau « savoir » qu'Ilan comprend cette langue qu'il refuse d'utiliser, lorsque je lui lis des histoires et le vois subitement attentif, ravi, n'ayant plus besoin de crier, je n'en éprouve pas moins un choc. Et ceci sera d'autant plus fort qu'Ilan, qui refuse d'habitude tout choix le confrontant à un manque (comme il me le prouve en piquant une crise quand je lui demande de choisir entre deux livres), finira par accéder à ma demande, en désignant du pied un livre – tant il paraît désirer que mes récits reprennent. Cet accès qu'il a à « mon » langage, dès lors, atténuera fortement pour moi l'étrangeté liée à son autisme.

- *Un travail sur la voix* : assez vite, je suis frappée par le fait qu'en criant, Ilan ne paraît pas exprimer une souffrance ; parfois, simultanément, il rit. Dans la mesure où il cherche sans cesse à « s'envelopper », le mieux possible, la tête et les mains dans ses vêtements, je me demande si ces cris ne constituent pas une sorte d' « enveloppe sonore ». De même, ces hurlements semblent avoir une fonction de « bouche-trou », comme tous ces objets qu'il porte à sa bouche, ou la nourriture qu'il mâche longuement, durant des moments où il ne crie presque plus. La voix, ici, révèle donc pleinement sa dimension d' « objet a », quoique encore mal détaché de son fond de jouissance. Lors d'une promenade, entre ses cris apparaissent d'autres sons, que j'« encourage », comme pour l'ouvrir à un autre registre, en les lui renvoyant par mes imitations (fréquemment, d'ailleurs, face à la difficulté de trouver le contact avec un enfant autiste, je tenterai d'« entrer dans son monde » en adoptant un rôle de miroir). Ilan alors se fait écho de mes échos, et nous engageons un étrange dialogue, du gazouillis au hululement. Lorsque celui-ci adopte un ton un peu plaintif, Ilan, soudain, se met à pleurer, comme si c'était le son qui avait engendré l'affect. Puis son humeur s'égaie aussi subitement qu'elle s'était altérée. Ceci paraît confirmer que ces cris s'intègrent dans une investigation qu'il mène du côté de la voix. Qu'il crie ou vocalise, du reste, il me donne l'impression d'être en attente de quelque chose, à quoi je ne peux répondre – sinon comme un écho – vu que je ne le comprends pas. Le passage progressif du cri à une demande formulée pourrait donc constituer une piste de travail avec cet enfant.

- *Un apprentissage du silence* : étant donné ces cris d'Ilan, le silence prend avec lui une couleur d'apaisement. Ainsi règne-t-il durant certains moments de bien-être, souvent liés à cet accord de rythmes essentiel au contact, comme une fois où je masse le dos d'Ilan, ou une autre où j'étends avec sa main, pour une fois sortie, des aplats de

---

<sup>15</sup> . C'est aux ouvrages de Lefort, appliquant la pensée de Lacan à l'autisme, qu'ils se réfèrent en particulier. Par ailleurs, le centre où je fais mon stage appartient à un réseau qui, en Belgique, développe une « psychothérapie institutionnelle » un peu différente de celle de Oury, et nourrie, en autres, de la pensée de A. Zenoni.

peinture – ces mouvements continus semblant aussi le rassurer par leur absence de « trou ». Dans ces moments-là, me taire devient une sorte de trêve, dans ce combat où nous engageant les mots. Et je ne crains plus d'être « aspirée » dans le silence de l'autisme, au lieu d'inviter celui-ci à la parole, dans la mesure où je sens Ilan aussi présent que moi-même – de cette présence également liée au contact.

Paradoxalement, donc, l'acceptation du silence semble s'intriquer ici pour moi à la conscience d'un accès à notre langue dans l'autisme. Et je m'aperçois qu'il m'est plus facile de travailler avec les enfants qui ne parlent pas du tout (comme Ilan) qu'avec ceux qui parlent « mal » - par là « portant atteinte », en quelque sorte, à cette langue qui me structure.

- *Le laisser-être* : lié à cet apprentissage d'un bien-être silencieux, ce qui s'esquissait durant mon stage en hippothérapie, du côté de la *Gelassenheit*, se confirme ici. Je remarque que c'est souvent quand je parais ne pas faire attention à Ilan, tout en pratiquant moi-même l'activité à laquelle j'aimerais l'inciter, qu'il s'y met peu à peu. Les psychologues de l'institution travaillent d'ailleurs en ce sens, se fondant sur l'idée que le transfert, dans l'autisme et la psychose, va de l'Autre au sujet, et non l'inverse comme dans la névrose. Le sujet autiste étant écrasé par le poids du désir de l'Autre à son égard, il s'agira pour le psy d'alléger un peu ce désir, en le rendant aussi indirect que possible.

- *Le jeu* : en cette tentative de me faire « admettre » dans le monde d'un enfant autiste, le jeu me paraît une piste privilégiée, si du moins je m'y implique et m'y amuse moi-même. Là où je partage avec un enfant le plaisir qu'il éprouve à se laisser porter par une balançoire, ou à recevoir sur la tête les flocons d'ouate que je lui envoie, nous sommes vraiment « ensemble », et une trouée se fait, me semble-t-il, dans le rempart autistique.

Au terme de ces deux stages, j'ai donc l'impression d'avoir atteint, par instants, ce qu'inconsciemment j'y cherchais : une façon d'entrer en contact, autre que la parole, avec un sujet en difficulté. Cela étant, je sens que ce que cette expérience m'a apporté, c'est encore du côté de la parole, d'une pratique auprès de sujets parlants, que j'aimerais en tirer parti – comme on ramène chez soi l'apport d'un voyage en terre inconnue.

**Table des matières**

Notice introductive:	p. 2
Cadre du stage:	p. 2
Le contact au cheval:	p. 3
Abord du handicap:	p. 3
Approche de l'autisme:	p. 6
Rencontre de la psychose:	p. 8
De mes limites, mes questions, et mon possible "désir d'analyste":	p. 13
En appendice : Les voies du silence	p. 16